

» A neuf heures du matin, la pluie ayant un peu diminué, le premier corps se mit en mouvement, et se plaça, la gauche à la route de Bruxelles et vis-à-vis le village de Mont-Saint-Jean, qui paraissait être le centre de la position de l'ennemi. Le second corps, avec la cavalerie du général Piré (1) appuya sa droite à la route de Bruxelles

— 355 —

et sa gauche à un petit bois, à portée de canon de l'armée anglaise. Les cuirassiers se portèrent en réserve derrière, et la garde en réserve sur les hauteurs.

» Le 6<sup>e</sup> corps avec la cavalerie du général Daumont, sous les ordres du comte Lobau, fut destiné à se porter en arrière de notre droite, pour s'opposer à un corps prussien qui paraissait avoir échappé au maréchal Grouchy et être dans l'intention de tomber sur notre flanc droit, intention qui nous avait été connue par nos rapports et par une lettre d'un général prussien que portait une ordonnance prise par nos coureurs.

» Les troupes étaient pleines d'ardeur. On estimait les forces de l'armée anglaise à 80,000 hommes; on supposait que le corps prussien, qui pouvait être en mesure pour le soir, pouvait s'élever

— 358 —

avait prévu le mouvement commença alors à s'engager avec les tirailleurs du comte Lobau en prolongeant son feu sur tout notre flanc droit. Il était convenable, avant de rien entreprendre ailleurs, d'attendre l'issue qu'aurait cette attaque. A cet effet, tous les moyens de la réserve étaient prêts à se porter au secours du comte Lobau et à écraser le corps prussien, lorsqu'il se serait avancé.

» Cela fait, l'Empereur avait le projet de mener une attaque par le village de Mont-Saint-Jean dont on espérait un succès décisif; mais, par un mouvement d'impatience si fréquent dans nos annales

— 357 —

» Il était trois heures après-midi. L'Empereur fit avancer la garde (1) pour la placer dans la plaine, sur le terrain qu'avait occupé le 1<sup>er</sup> corps au commencement de l'action, ce corps se trouvant déjà en avant. La division prussienne, dont on

— 358 —

avait prévu le mouvement commença alors à s'engager avec les tirailleurs du comte Lobau en prolongeant son feu sur tout notre flanc droit. Il était convenable, avant de rien entreprendre ailleurs, d'attendre l'issue qu'aurait cette attaque. A cet effet, tous les moyens de la réserve étaient prêts à se porter au secours du comte Lobau et à écraser le corps prussien, lorsqu'il se serait avancé.

» Cela fait, l'Empereur avait le projet de mener une attaque par le village de Mont-Saint-Jean dont on espérait un succès décisif; mais, par un mouvement d'impatience si fréquent dans nos annales

— 359 —

militaires et qui nous a été souvent si funeste, la cavalerie de réserve, s'étant aperçue d'un mouvement rétrograde que faisaient les Anglais pour se mettre à l'abri de nos batteries dont ils avaient déjà tant souffert, couronna les hauteurs de Mont-Saint-Jean et chargea l'infanterie. Ce mouvement qui, fait à temps et soutenu par les réserves, devait décider de la journée, fait isolément et avant que les affaires de la droite ne fussent terminées, devint funeste.

» N'y ayant aucun moyen de le contremander, l'ennemi montrant beaucoup de masses d'infanterie et de cavalerie, et les deux divisions de cuirassiers étant engagées, toute notre cavalerie courut au même moment pour soutenir ses camarades; là, pendant trois heures, se firent de nombreuses charges qui nous valurent l'enfoncement de plusieurs carrés et six drapeaux de l'infanterie anglaise, avantage hors de proportion avec les pertes qu'éprouvait notre cavalerie par la mitraille et les fusillades. Il était impossible de disposer de nos réserves d'infanterie jusqu'à ce qu'on eût repoussé l'attaque de flanc du corps prussien; cette attaque se prolongeant toujours et perpendiculairement sur notre flanc droit, l'Empereur y envoya le général Duhesme (1) avec la jeune garde

— 360 —

et plusieurs batteries de réserve. L'ennemi fut contenu, fut repoussé et recula; il avait épuisé ses forces et l'on n'en avait plus rien à craindre. C'est ce moment qui était celui indiqué pour une attaque sur le centre de l'ennemi. Comme les cuirassiers souffraient par la mitraille, on envoya quatre bataillons de la moyenne garde, pour protéger les cuirassiers, soutenir la position, et si

nous occupions toutes les positions que l'ennemi occupait au commencement de l'action, notre cavalerie ayant été trop tôt et mal employée, nous ne pouvions plus espérer de succès décisifs; mais le maréchal Grouchy ayant appris le mouvement du corps prussien marchait sur les derrières de ce corps, ce qui nous assurait un succès éclatant pour la journée du lendemain. Après huit heures de feux et de charges d'infanterie et de cavalerie, toute l'armée voyait avec satisfaction la bataille gagnée et le champ de bataille en notre pouvoir.

» Sur les huit heures et demie, les quatre bataillons de la moyenne garde, qui avaient été envoyés sur le plateau au-delà de Mont-Saint-Jean, pour soutenir les cuirassiers, étant gênés par la mitraille, marchèrent à la baïonnette pour enlever les batteries. Le jour finissait, une charge faite sur leur flanc par plusieurs escadrons anglais, les mit en désordre; les fuyards repassèrent le ravin. Les régiments voisins qui virent quelques troupes appartenant à ces bataillons, à la débânde, crurent que c'était de la vieille garde et s'ébranlèrent; les cris « tout est perdu, la garde est repoussée, » se firent entendre, les soldats prétendent même que sur plusieurs points des malveillants apostés ont crié *saute qui peut*. Quoi qu'il en soit, une terreur panique se répandit tout à la fois sur tout le champ de bataille, on se précipita dans le plus grand désordre sur la ligne de com-

— 363 —

munication, les soldats, les canonniers, les caissons se pressaient pour y arriver: la vieille garde qui était en réserve en fut assaillie, et fut elle-même entraînée.

» Dans un instant, l'armée ne fut plus qu'une masse confuse, toutes les armes étaient mêlées, et il était impossible de reformer un corps. L'ennemi qui s'aperçut de cette étonnante confusion, fit déboucher des colonnes de cavalerie; le désordre augmenta, la confusion de la nuit empêcha de rallier les troupes et de leur montrer leur erreur.

» Ainsi une bataille terminée, une journée finie, de fausses mesures réparées, de plus grands succès assurés pour le lendemain, tout fut perdu par un moment de terreur panique. Les escadrons même de service, rangés à côté de l'Empereur, furent culbutés et désorganisés par ces flots tumultueux, et il n'y eut plus d'autre chose à faire que de suivre le torrent. Les parcs de réserve, les bagages, qui n'avaient point repassé la Sambre et tout ce qui était sur le champ de bataille, sont restés au pouvoir de l'ennemi. Il n'y a eu même aucun moyen d'attendre les troupes de notre droite; on sait ce que c'est que la plus brave armée du monde, lorsqu'elle est mêlée et que son organisation n'existe plus.

» L'Empereur a passé la Sambre à Charleroi, le 19, à cinq heures du matin.

— 364 —

» Philippeville et Avesnes ont été donnés pour point de réunion; le prince Jérôme, le général Morand et les autres généraux y ont déjà rallié une partie de l'armée. Le maréchal Grouchy, avec le corps de la droite, opère son mouvement sur la basse-Sambre.

» La perte de l'ennemi doit avoir été très-grande à en juger par les drapeaux que nous lui avons pris, et par les pas rétrogrades qu'il avait fait. La nôtre ne pourra se calculer qu'après le ralliement des troupes. Avant que le désordre éclatât, nous avions déjà éprouvé des pertes considérables, surtout dans notre cavalerie, si funestement et pourtant si bravement engagée. Malgré ses pertes, cette valeureuse cavalerie a constamment gardé la position qu'elle avait prise aux Anglais, et ne l'a abandonnée que quand le tumulte et le désordre du champ de bataille l'y ont forcée. Au milieu de la nuit et des obstacles qui encombraient la route, elle n'a pu elle-même conserver son organisation.

» L'artillerie comme à son ordinaire s'est couverte de gloire. Les voitures du quartier-général étaient restées dans leur position ordinaire, aucun mouvement rétrograde n'ayant été jugé nécessaire. Dans le cours de la nuit, elles sont tombées entre les mains de l'ennemi.

» Telle a été l'issue de la bataille de Mont-Saint-Jean, glorieuse pour les armées Françaises et pourtant si funeste.»

# Bulletin de la Grande Armée relatant la bataille de Waterloo (sans les notes en bas de page)

Source :

A. PASCAL

"Les bulletins de la Grande Armée", PARIS, Prieur et Dumaine 1844, Tome VI